

Emigration Aux Etats-Unis.

Mais les journaliers, gagnent tout autant au Canada. Admettons toutefois que ces gages sont un peu plus élevés que ceux du Canada; que les manufactures y sont plus nombreuses, le chômage s'y rencontre plus rarement; pensez-vous que vous n'auriez pas plus d'avantage à prendre de nouvelles terres en Canada et à faire des cultivateurs?—Oh! pour des cultivateurs ne nous en parlez pas. C'est s'assujétir pour toute sa vie à une vie de misère, à travailler beaucoup, à ne porter que de vilaines hardes et à ne manger que du pain noir. Ici nous avons une nourriture de premier choix; du pain comme les riches du Canada n'en ont pas de meilleur; et les Dimanches et après nos heures de travail, nous avons toutes sortes de divertissements à notre disposition, et des habits propres pour nous montrer parmi le monde.

—Je vois, mes amis, que vous avez des idées erronées sur votre situation actuelle et sur celle que vous auriez pu vous faire au pays. Ecoutez-moi un instant, je vais vous le faire voir. Je ne veux blesser personne, ni vous faire un reproche sur ce que vous avez fait; mais je vous invite à bien peser la valeur des raisons que j'oppose à vos objections. Je prétends donc que la situation du cultivateur en Canada est bien préférable à la vôtre, et que sous tous les rapports il est plus heureux que vous.

Lui, il est assujéti à un travail rude, la vérité; mais c'est un travail plein d'encouragement de véritable satisfaction "laboripèa voluptas" la soude qu'il arrache, la pierre qu'il tire du sol cette année, sa charrue ne les rencontre plus l'année prochaine, et son champ s'engraisse d'autant. D'ailleurs, la plupart de ses travaux exigent dans leur exécution le concours de son intelligence; ce qui ne contribue pas peu à lui faire oublier ce qu'ils peuvent avoir de pénible et de désagréable. D'un autre côté, son travail est fort varié, et ne manque pas d'intermittences de chômage. Mais vous, quel plaisir pouvez-vous trouver à empiler pendant des semaines et des mois les briques que vous livre une machine? ou à guetter des métiers pour honorer des loins qui se cassent ou changer de nouveau la navette quand elle est vide? Est-il travail plus ennuyeux, plus abrutissant que celui qui étoue pour ainsi dire un homme à une machine, et le constipé en quelque sorte une partie importante du mécanisme? Aussi les satiriques en Angleterre et ailleurs ont-elles permis de constater que rien n'est plus préjudiciable à l'intelligence de l'homme que le travail des manufactures! Voulez-vous donc faire de vos enfants des hommes-machines, des demi-brutes?—Non, non. Vous portez de beaux habits et vous avez mille divertissements à votre disposition; mal-

heureusement oui, et c'est qui perd un grand nombre d'entre vous. Les boutiques où l'on distribue le whiskey et des maisons de jeu ne servent que trop souvent à engloutir ce que vous devriez mettre en réserve pour des moments critiques qui peuvent vous prendre à l'improviste. Vous gagnez sans efforts la vie de votre famille, votre femme et vos enfants sont richement habillés; mais vient donc la maladie qui vous interdit le travail? viennent donc le chômage ou des grèves comme la chose arrive si souvent quelles ressources vous restera-t-il? Mais il n'en est pas ainsi avec le cultivateur. Pour lui, la maladie peut lui interdire le travail pendant des semaines et des mois, que ses vaches n'en continueront pas moins à fournir le lait, la crème et le beurre à sa table; que ses champs n'en continueront pas moins à pousser pour la nourriture de sa famille et de ses troupeaux. Et viennent des jours encore plus désastreux, tels que maladies prolongées, accidents aux récoltes, pertes d'animaux, etc., il possède dans son fonds un capital qui lui assure le crédit pour le tirer du besoin. Il y a, en un mot, toute cette différence entre le cultivateur et le journalier ou l'ouvrier de manufacture, que le premier se suffit à lui-même, vit de ses propres ressources comme un seigneur au milieu de son domaine; tandis que les derniers ne sont rien autre chose, que des serviteurs, assujétis au bon plaisir et au caprice de maîtres plus ou moins exigeants, et ne devenant que trop souvent les victimes de leur cupidité ou de leurs folles entreprises.

—Vous vous plaisez à singer les bourgeois et à faire parade de vos habits fins sur les places publiques; mais vous oubliez donc que ces Américains auxquels vous voulez vous égaler, vous méprisent avant tout? que vous êtes de fait leurs serviteurs? qu'ils ne vous accordent de considération qu'autant que vous leur permettez de vous exploiter et de s'enrichir de votre travail! Tenez! avouez avec moi qu'il vaut bien mieux porter des habits grossiers, mais avoir du grain au grenier et du lard au saloir, que d'étaler de riches étoffes sur son dos, et se constituer les serviteurs d'étrangers pour se les procurer. Et vous n'avez pas oublié que si parfois le pain du pauvre colon est rude et noir, il a pour la digérer un estomac active par l'air pur et salubre qu'il respire sans cosse et par la satisfaction qu'il éprouve de pouvoir suffire aux besoins de sa famille, tout en demeurant au milieu des siens, ou conservant en paix ces pratiques de religion, ses coutumes et ses usages de la patrie qui sont si chers à tous ceux qui ont tant soit peu de patriotisme au cœur?

—Nos Canadiens paraissent ébranlés de la force de ces raisons et n'osèrent entreprendre de les réfuter; ils n'outrèrent pas non plus le courage d'en reconnaître la justesse et d'avancer qu'ils

avaient fait fausse route; mais il ne nous fut pas difficile de voir par l'air soucieux que leur inspirèrent ces réflexions, qu'ils y donnaient comme malgré eux leur assentiment.

—Et la religion continuâmes-nous, comment la pratiquez-vous?—Oh! pour la religion dit l'un, nous avons tout ce qu'il nous faut ici; nous avons notre église, avec un prêtre et toutes les choses nécessaires à l'exercice du culte. La religion. La religion, dit un autre, celui qui en a un peu la pratique partout. Bah! la religion, dit un troisième, qui ignorait que nous fussions prêtres, les Américains s'en passent bien, et nous pouvons nous en passer comme eux. —Mon ami, dites-moi à ce dernier, je vois que le séjour des Etats a déjà produit ses fruits chez vous; suffit; vivez en chien, et vous irez chercher leur paradis. C'est vrai, poursuivies-nous en nous adressant aux autres, que celui qui le veut peut pratiquer sa religion partout; mais vous avouerez qu'au milieu des mauvais exemples et des scandales, la chose est bien plus difficile qu'ailleurs. Si au Canada, parmi des parents chrétiens, au milieu d'amis religieux, avec tous les bons exemples et les instructions qu'on a tous les jours on oublie parfois encore la route du devoir, que doit-il donc en être ici, où tout le monde à peu près, croit se passer de religion, ou du moins n'en conserve qu'un simulacre? Et comment résister au torrent du vice, de l'immoralité de tout genre qui coule ici de tout côté, et que vous avez sans cesse sous les yeux?—Oh! je le sais pertinemment, il n'en est que trop de nos canadiens qui subissent l'influence délétère du milieu corrompu, sans foi, sans pudeur, dans lequel ils se trouvent plongés. Vous savez, n'est-ce pas, que les liens du mariage sont indissolubles. Eh bien, aux Illinois, il n'y a pas eu moins de cinq cas de canadiens, l'année dernière, qui ont obtenu divorce de la cour pour se remarier, non, pour contracter une union illégitime avec d'autres. Vous n'ignorez pas sans doute la pratique abominable des américains qui limitent à un ou deux seulement le nombre de leurs enfants? Le criminel sous ce rapport est porté à tel point que dans votre Massachusetts, ici, sur 4 naissances il n'y en a qu'une américaine, les autres étant ou irlandaises ou canadiennes. Eh bien j'ai trouvé à Chicago des femmes canadiennes élevées et instruites comme vous en Canada, qui se donnaient mission de propager ces infâmes pratiques parmi leurs compatriotes! Voilà quels sont les effets du mauvais exemple.

—Et comment élever des enfants chrétiens dans ce milieu empesté? Oh! c'est ici le point le plus important, parce que l'avenir repose dans la génération future. Voilà aussi pourquoi je n'ai pas foi dans l'avenir du peuple américain. La famille n'existe pas pour ainsi dire chez ce peuple. Le moi égoïste, le moi souverain produit l'anarchie l'anar-